

diffuses d'un amant, M. de Ristall fut obligé de se retirer sans emporter la moindre espérance.

—Ma foi, se dit l'amoureux désappointé, il me reste une chance, tentons-la : maintenant qu'il est ruiné, on ne dira pas du moins qu'en enlevant sa fille j'ai tiré à vue sur son coffre-fort.

Et au lieu de partir pour Paris, au lieu de renvoyer ses lettres à mademoiselle Sarah, il loua une chaise de poste, fit retenir des chevaux et attendit la nuit pour pénétrer jusques à l'appartement de la jeune fille. Quand il vit briller de la lumière dans le cabinet de M. Koffmann et qu'il se crut sûr de pénétrer jusques à Sarah, il s'introduisit dans la maison la plus secrètement qu'il put, et eut le bonheur d'arriver jusques à sa maîtresse, sans que sa présence fut remarquée par les domestiques.

—Sarah, dit-il, Sarah, vous m'attendiez, n'est-il pas vrai ? Vous avez compris que dans un moment aussi fâcheux pour votre père que celui-ci, c'était moi que vous deviez voir le premier. Hélas ! que je suis malheureux ! auprès de lui ni la bonne ni la mauvaise fortune ne me réussissent.

Sarah laissa tomber sa main dans celles de celui qu'elle aimait, et M. de Ristall continua :

—Vous savez si je vous aime, Sarah ; hélas ! vous le dirai-je ? dans mon amour égoïste, j'ai vingt fois appelé le malheur qui vous arrive ; j'ai fait comme les véritables amans, j'ai souhaité que vous fussiez pauvre, j'ai souhaité que cette fortune, qui faisait l'orgueil de votre père, s'envolât, et qu'il ne lui restât d'autre trésor que vous. Le ciel, dans son amour ou dans sa colère, m'a exaucé, et la démarche que d'accord avec vous j'avais faite ce matin, je viens de la renouveler il y a quelques heures : eh bien ! M. Koffmann m'a repoussé ; riche, il ne voulait échanger votre main que contre des millions ; pauvre, il vous a vouée au célibat. Mais vous, Sarah, vous qui m'aimez, vous qui ne pouvez pas douter de mon amour, ne ferez-vous rien pour moi ? Le hasard m'a placé dans cette heureuse condition, j'ai prouvé tout ce que l'on peut attendre de la sincérité d'un honnête homme ; à votre tour, Sarah, de récompenser mon amour, et de faire pour moi ce que je n'aurais pas exigé de vous si vous étiez toujours riche.

—Que ferai-je ? répondit Sarah. Voulez-vous que je quitte mon père ? Voulez-vous que tous les coups l'accablent à la fois, et qu'il perde en un seul jour sa fortune et sa fille ? Si nous étions toujours riches, je pourrais vous suivre : mais dans le malheur qui nous accable, je dois rester.

M. de Ristall ne manquait pas d'arguments à opposer à cette piété filiale ; il ne s'agissait pas, en effet, d'abandonner le vieillard ; il ne fallait que franchir la frontière, aller passer vingt-quatre heures en Belgique, où on trouverait un prêtre obligeant qui les marierait, et, cette cérémonie faite, ils reviendraient l'un et l'autre implorer le pardon de M. Koffmann.

—A regarder la chose au point de vue de votre père lui-même, disait M. de Ristall, c'est lui rendre service. Il met le bonheur dans la fortune ; eh bien ! nous augmenterons ce qui lui reste de tout ce que je possède, et en vivant six mois dans ma terre, nous pourrions lui conserver son équipage, et il sera heureux autant qu'il peut l'être.

Une jeune fille amoureuse se rend à de plus mauvaises raisons, et elle est aisément persuadée par un beau jeune hom-

me qui, au moment où l'on perd tout, vous offre douze mille livres de rentes. Cette piété filiale qui, un instant auparavant, retenait Sarah, fut aussi le sentiment qui la décida, tellement l'éloquence de M. de Ristall était persuasive. Cependant quand elle sut que la chaise de poste était prête, les chevaux attelés, et qu'il fallait partir sur-le-champ, elle hésita encore : elle demandait deux heures de répit, puis une seule ; elle voulait descendre chez son père, ne fut-ce que pour le revoir et l'embrasser. Enfin M. de Ristall l'emporta, et Sarah permit qu'il jetât un manteau de voyage sur ses épaules. Au même moment la porte d'un cabinet s'ouvrit, et M. Koffmann, parut ; il avait tout entendu.

—Vous le voyez, dit-il au jeune amant qui tenait encore la main de Sarah ; on perd le pouvoir avec la fortune ; vous l'avez dit vous-même, ce que vous faites aujourd'hui, vous ne l'auriez pas osé si j'étais riche. Et vous, ma fille... me quitter !

Alors les deux coupables se jetèrent aux pieds de M. Koffmann ; la jeune fille pleura, elle avoua son amour, elle sollicita son père : M. de Ristall appelait sur sa conduite les investigations les plus sévères ; il avait toujours été guidé par l'amour et par l'honneur ; il aimait depuis longtemps Sarah, il n'avait pas craint de se présenter et d'essuyer un refus ; maintenant que la chance avait tourné, il offrait son nom, sa personne et son bien, que pouvait-il faire de plus ? Koffmann, peut-être indécis, ne laissait pas encore deviner à quel parti il se déciderait, quand un domestique entra avec une lettre de Paris. Dès qu'il l'eut parcourue, Koffmann ne put contenir sa joie :

—Ma fille, s'écria-t-il, ma fille, rassurons-nous, nous n'avons pas perdu une obole : N***, mon ami N*** est toujours à Paris, toujours riche et fidèle, et faisant valoir mes fonds, qui prospèrent, grâce à son intelligence et à sa probité... Voici une lettre de lui... Lisez, Monsieur, lisez... Nous étions victimes d'une ruse. Monsieur nous trompait pour en venir à ses fins, et il avait pour complice la ville entière ; voilà ce qu'il appelle de l'amour et de l'honneur ! Eh bien ! M. de Ristall, avez-vous lu ? ajouta-t-il en reprenant la lettre pour la lire lui-même une seconde fois.

—Parfaitement, Monsieur.

—Avouez alors, avouez, Monsieur...

—Permettez-moi de vous proposer un arrangement, répondit Ristall : si vous êtes toujours aussi riche que vous l'étiez, je renonce à mon bonheur, je renonce à votre fille, je pars, et vous n'entendrez plus parler de moi ; mais si M. N*** a effectivement disparu, si cette lettre ne prouve rien, faites le bonheur de Sarah et le mien, acceptez-moi pour gendre.

—Avouez, Monsieur, avouez, disait toujours Koffmann, qui ne voulait pas revenir de son illusion.

—Hélas ! monsieur, répondit M. de Ristall, vous êtes lié avec N***, et moi je suis le camarade et l'ami de son fils ; je viens de le voir, je viens de l'embrasser il y a deux heures.

—Ils sont ici ! s'écria Koffmann.

Ils y étaient avant le coucher du soleil. Songez, monsieur, que nous habitons une ville qu'il faut traverser pour gagner la Belgique ; le banquier N*** est déjà loin, mais sa femme et ses enfans qui l'accompagnent dans sa suite, pouvaient être inquiétés par vous, et cette lettre est une ruse qui a assuré leur passage.